

« SITUATION »

N° 23

la mort de Godot

attente et évanescence

au théâtre

Albee, Beckett, Betti, Duras, Hazaz,
Lorca, Tchékhov

essais de

B. BUCHER, P. BRUNEL, J. GENOT-BISMUTH,
G. GENOT, R. PELLEN

réunis et présentés par

Pierre BRUNEL

PARIS

LETTRES MODERNES

MINARD

73, Rue du Cardinal-Lemoine

1970

HAIM HAZAZ
LA DUALITÉ DU TEMPS HUMAIN
DANS *AU TERME DES JOURS*

par Jacqueline GENOT-BISMUTH

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Il n'existe pas de traduction française de *Be-gets ha-yamim* (« Au terme des jours ») ; la pagination que nous indiquons à la suite des citations telles que nous les avons traduites, est celle de l'édition originale, Tel-Aviv, 'Am 'Oved, 1950.

« *Un temps pour bouleverser, un temps pour édifier.* » Ecc III, 3.

LE théâtre est, pour la littérature hébraïque, une vocation tardive ; il est, de plus, le produit d'une conjonction de circonstances essentiellement russo-polonaises. Vers la fin du siècle dernier un milieu juif éclairé — d'extraction bourgeoise — se réveillait des mirages de l'assimilation et cherchait à retrouver son identité juive dans l'usage de l'hébreu qu'il fallait restaurer ; d'autre part, issue de ce même milieu, pour servir la même cause, venait de se constituer la troupe *Habimah*, que Constantin Stanislavsky avait accepté d'initier au jeu dramatique tel qu'il le concevait, et qui avait eu la seconde grande chance d'être dirigée par Vakhtangov.

La rencontre de cette troupe avec un public disponible fut à l'origine d'un théâtre qui devait, pour répondre à sa vocation, être hébraïque certes, mais surtout juif dans sa problématique même ; ce n'est donc pas un hasard si le premier succès, sans proportions avec ce que l'on avait escompté, fut celui du *Dibbuq*, composé par Schlomo Rapoport, alias Ansky ¹.

Cependant, par rapport à la production romanesque ou poétique qu'ont connue les lettres hébraïques depuis la renaissance de la langue, la production théâtrale demeure une production quantitativement restreinte.

1. Le *Dibbuq* a été écrit vers 1915 et représenté à la même époque en Russie par la troupe *Habimah*.

C'est en partant de ces données qu'il faut envisager l'œuvre théâtrale de l'écrivain qui est, avec Shmuel Yoseph Ag'non, le grand « classique » des lettres israéliennes : Haïm Hazaz ². *Au terme des jours*, la seule pièce qu'ait écrite Hazaz, a été simultanément publiée et montée à Tel-Aviv en 1950 par le Théâtre National Habimah, qui compte encore au nombre de ses acteurs quelques vétérans de l'ancienne *Habimah* de Moscou, comme Hannah Rovina.

Bien qu'ayant pour cadre le monde juif de l'Allemagne au temps de l'explosion du sabbatianisme ³, *Au terme des jours* n'est pas un drame historique. D'abord pour la raison évidente que les personnages sont des inconnus de l'histoire ; et en second lieu, surtout, parce que l'auteur s'est abstenu de toute recherche complaisante de couleur locale ou historique, qu'il a, pour ainsi dire, fui l'histoire en projetant dans ce temps d'effervescence et de crise que connut alors le monde juif en proie aux premières grandes persécutions ⁴ une transposition, riche de portée, des problèmes actuels qui le hantent.

2. Né en Ukraine, dans la province de Kiev, en 1897. Il parvint, en dépit de l'oukaze instituant un numerus clausus pour l'accès des juifs dans les universités, à faire des études littéraires à l'Université de Moscou ; il se trouva ainsi mêlé selon son propre aveu (lettre inédite en date du 15 mai 1966) aux grands remous que connaissait alors la culture russe, ouverte aux courants modernistes. Il accueillit la Révolution bolchevique avec enthousiasme. Il se trouvait en Crimée quand les vicissitudes de la guerre civile firent à nouveau tomber la province aux mains des Russes blancs. Pour leur échapper, Hazaz dut s'enfuir à Constantinople ; de là, il émigra à Paris, où il vécut de 1920 à 1931 ; c'est à cette dernière date qu'il émigra définitivement en Palestine. Il vit actuellement dans le secteur israélien de Jérusalem.

3. Sur le mouvement du sabbatianisme on pourra consulter l'ouvrage en langue anglaise de Gershom SHOLEM, professeur de philosophie à l'Université hébraïque de Jérusalem, *Major Trends in Jewish mysticism*. La traduction française, *Les Grands courants de la mystique juive* (Paris, Payot, 1950) n'est malheureusement pas satisfaisante. Le sabbatianisme est un mouvement gravitant autour du faux messie Sabbataï Tzevi (1626-1675) qui galvanisa l'espérance eschatologique du judaïsme européen aux alentours de 1665.

4. Les historiens du sabbatianisme expliquent généralement en partie



Au terme des jours est avant tout le drame de l'espérance messianique, de l'espoir d'un salut proche et inscrit dans l'histoire ; car la conception juive de l'Événement messianique relève d'une vision historique de la résurrection nationale, et de la caducité matérielle de l'Exil. C'est dire que la thématique et la problématique du temps, matière brute ou support de l'histoire, en sont les composantes essentielles.

Dans une ville allemande, vers 1665, on attend d'un moment à l'autre « *la grande nouvelle* » ; faux bruits et messages contradictoires se succèdent ; ferveur, exaltation mystique, et parfois délire collectif se sont emparés de la population juive de la ville. Le premier acte se situe chez un riche marchand, Yost, et son épouse Doltzé, au moment où se noue un drame familial : leur fille unique Oleq voit s'éloigner d'elle un mari dont elle est passionnément éprise, Yuspa, l'un des plus brillants disciples du grand rabbin de la ville, un être sensible et impressionnable que la ferveur messianique transforme en iconoclaste. Mais simultanément Doltzé soupçonne la fille du grand rabbin, Yota, de se servir de l'amitié qu'Oleq lui porte pour chercher à se rapprocher de Yuspa. C'est ce qui ne manque pas d'arriver ; troublé par la découverte de l'amour que lui vouait depuis bien des années, avant même son mariage, cette jeune fille maintenant flétrie, Yuspa s'efforce de l'attirer dans le monde clos de ses illuminations. Simultanément Yuspa finit

le phénomène par l'état de détresse dans lequel était plongé le judaïsme européen à la suite de la guerre de Trente ans et des massacres cosaques perpétrés par les bandes de Chmielnitzky. Un des épisodes les plus meurtriers de ces massacres, celui de la bourgade de Némirov, dont un des personnages secondaires de la pièce est un rescapé, est relaté par un témoin, Nathan Nata Hannover dans *'even Metzulah* (Venise, 1653).

par se détacher de ses condisciples qui refusent de le suivre dans l'idée qu'il se fait de la Rédemption⁵.

Le second acte, qui se déroule chez le rabbi, nous fait passer du drame personnel au drame collectif ; les jeunes disciples désemparés viennent conjurer leur maître de se convertir à son tour à la très proche Rédemption pour servir de guide à la communauté ; mais le rabbi ne leur répond que par le doute. Et dans leur désarroi ils s'en remettent à Yuspa. Yuspa se détache complètement d'Oleq et gagne Yota à sa foi. Oleq qui venait confier son chagrin à Yota, les découvre. Dans l'émoi et l'indignation de tous, Yota avoue sa passion cachée à son père. Le rabbi devant le spectacle de ces errements passe du doute à la stigmatisation : il chasse Yota et excommunie Yuspa. Les autres, réveillés de leurs illusions, abandonnent Yuspa et le bannissent.

Le troisième acte nous montre la déchéance matérielle de Yuspa, réduit à partager un repaire misérable de vagabonds et de mendiants. Conjurés, par des émissaires de la communauté, de revenir sur son égarement sectaire et de réintégrer son milieu naturel, il se révolte et finit par prêcher la haine à ses misérables compagnons. Oleq, vient lui faire ses adieux, puis se suicide. Yota, qui s'était prostituée pour chercher le messie parmi les hommes et le révéler au monde, lui reproche avec amertume la vanité de sa propre chute et l'échec de sa quête. Doltzé et Yost, révoltés par l'injustice du malheur qui les frappe, en appellent à Dieu contre l'imposteur, fauteur de mal. Lorsque enfin l'incendie se déclare au refuge, que Yuspa croit la fin venue et s'apprête à offrir à Yota une nouvelle existence, celle-ci meurt dans ses bras ; Yuspa, brisé, prononce

5. Le terme hébraïque de *guéhulah*, que nous traduirons tour à tour par ceux de *Rédemption*, *Salut* et *Délivrance*, ne saurait avoir d'équivalent exact en français ; il recouvre à la fois les champs sémantiques de *libération*, *d'affranchissement* et *rédemption*.

une prière ambiguë : « *que le souverain juge fasse de la vérité, justice.* »

* * *

Drame de l'espérance, d'une saison de l'espérance, *Au terme des jours* est le procès de l'Événement. Car qu'est-ce que le messie ⁶, sinon l'Événement pur, l'Événement par excellence, qui absorbe toutes les existences et concentre dans son foyer les plus exigeantes aspirations qui portent l'homme à chercher le sens et la justification de son insertion dans l'histoire.

Par son absence de réalisation tout au long de la pièce, cet Événement donne à l'attente, au temps de l'attente, une charge vitale inaccoutumée qui envahit la vie intérieure des personnages, suspend en eux le rythme ordinaire de l'existence pour les jeter dans l'univers psychologique de l'anormal, de l'exaltation, de l'impatience. L'Événement, le mythe de l'Événement, dilate le temps de l'attente et fait de toute la pièce une parenthèse de paroxysme collectif.

D'emblée, Hazaz nous situe dans un temps d'exception, que le débridement, l'euphorie et les signes les plus contradictoires rendent inquiétants. Les conduites paradoxales, les formes les plus extravagantes de la pénitence secouent la société juive : on danse partout, et surtout dans les synagogues, avec une joie folle ; les rabbins les plus intègres poursuivent et enlacent les jeunes filles ; la licence s'est emparée de tous :

6. Nous choisissons volontairement la traduction de *messie* et non celle de *Messie* parce qu'elle nous semble plus fidèle à l'étymologie hébraïque d'une part, et à la conception messianique juive de l'autre. En effet l'hébreu *mashiah* a pour traduction exacte *l'oïnt* ; le messie n'est donc, dans la perspective juive, que le premier roi des temps nouveaux qui rassemblera le peuple dispersé et fondera à nouveau l'État national, se rattachant par l'onction à la dynastie royale de Juda, de descendance davidique, détrônée à la suite de la destruction du royaume de Juda en 586 d'avant notre ère.

OLEQ. — Qu'est-ce qu'il leur arrive?... Ils sont devenus fous, les jeunes, les vieux, les hommes, les femmes, ils sont tous fous ! (*elle rit*) Des signes ? Oui, vraiment. Si seulement les épouses savaient ce que font leurs maris ; si les maris savaient à quoi s'abandonnent leurs femmes ! (14)

Mais chez des êtres comme Oleq, ce spectacle engendre la perplexité. La conscience qu'elle a de ces excès qui la révoltent tient à un sentiment aigu du provisoire ; car le temps de l'attente est pour Oleq un temps de l'usure ; le temps passe, et ce fait lui est insupportable :

OLEQ. — Comme je voudrais déjà être au lendemain de la délivrance ! Dire qu'on reste là à attendre, à attendre. Quand donc se mettra-t-on en route ? (15)

Même le cadre matériel dans lequel elle passe ces journées d'attente a la signification du provisoire dont la durée est absurde : on ne saurait s'installer dans une maison encombrée de bagages, où seuls ne sont pas emballés les quelques objets qui servent à des besoins indispensables. Elle ne vit que l'imminence du départ ; et ce départ cristallise pour elle le contenu de l'espérance, il en épuise toutes les acceptions ; il symbolise le dégoût d'un présent qui n'est que la dégradation de son passé ; partir et retrouver le bonheur ne sont qu'une seule et même chose :

OLEQ. — Nous serons sauvés à jamais, heureux à jamais. Nous n'aurons plus en partage que l'équité, la justice, le bonheur, et tout le Bien du monde. (12)

Oleq, en effet, perd son passé en perdant Yuspa ; et sa seule espérance ne peut être que de le reconquérir ; elle ne peut donc avoir d'autre perspective que celle d'un futur purifié par l'Événement ; elle l'accepte et le désire comme un refuge et une réparation. De là son impatience, et son aversion pour le temps de l'attente qui la rejette toujours plus loin de Yuspa ;

car celui-ci poursuit, seul, sa propre progression. Mais lorsque la limite est franchie, lorsque Yuspa l'a quittée, tout s'obscurcit ; car ce dont elle croît être sûre, c'est qu'il l'a abandonnée par refus des servitudes d'une existence trop prosaïque en contradiction avec son mysticisme :

OLEQ. — Il m'a quittée... Il m'a quittée, Yota ;... pourquoi ? Quelle plaie épouvantable a-t-il deviné en moi ? (*elle éclate en sanglots*)... (128)

YOTA. — Peut-être autrefois, avant qu'il ne t'épouse, s'est-il épris d'une autre femme...

OLEQ. — Non ce n'est pas la raison, ce n'est pas pour cela. C'est à cause de la Délivrance... Une épouse n'en est plus une, un foyer n'en est plus un et les péchés commis montent jusqu'aux nues... Tout concourt à nous perdre. (129)

Lorsque la vérité se découvre, avant même qu'elle ne connaisse le nom de sa rivale, déjà le poids de cette révélation mine son espérance :

OLEQ. — La voir, rien que la voir... Le reste ne m'importe plus, pas même le Bonheur futur... J'en suis exclue, je suis indigne, je n'existe pas... Comme si tout le chaos du monde s'était incarné en moi. (130)

Et quand Yota se dévoile elle-même, tout s'effondre, Oleq se réveille :

OLEQ (*à Yuspa*). — Ce n'est pas vrai. Tu savais que nous n'étions pas au terme ; tout cela ce n'était que pour me quitter. (135)

Dès lors, Oleq perd même son avenir ; le temps n'existe plus, et le présent prend la valeur inexorable d'une réalité définitive, à laquelle il ne reste plus qu'à se soumettre ; la seule issue possible ne peut-être que le suicide qui scelle à jamais ce présent et le rend irrémédiable. Oleq, à sa manière, est donc le refus de l'attente. Elle n'a voulu retenir de l'Événement que son imminence, son absolue immédiateté ; aussi va-t-elle

jusqu'au bout et tire-t-elle les conséquences de son acte de foi.

Yost vit sur un autre mode le refus de l'attente ; ou plus exactement, ce que Yost refuse, ce sont les effets de l'attente : la suspension de l'existence, l'aliénation à une Espérance capricieuse, exigeante, accapareuse. Il refuse encore de rompre avec son propre rythme pour se soumettre à la saccade d'un Événement problématique. Il rejette la dégradation qu'impliquerait cette soumission par rapport à son existence antérieure. Pour Yost, l'avènement du messie prend l'ampleur d'un cataclysme ; et c'est précisément contre ce cataclysme qu'il essaye de se préparer. L'Événement est une fatalité dont il faut s'accommoder, et l'ajustement se fait au niveau du présent :

YOST. — La Délivrance est une chose, et vivre quotidiennement en est une autre... Et il en sera toujours ainsi jusqu'au crépuscule de ce monde, et dès l'aube des temps à venir. (26)

Yost localise le salut dans les sphères spirituelles et nie son ingérence dans le domaine des réalités concrètes :

YOST. — Ce sont des affaires spirituelles... (26)

Par-dessus tout, il ne croit pas à un changement radical des règles du monde ; il ne croit qu'au caractère immuable et impératif des nécessités de la vie : l'argent et les moyens de s'en procurer :

YOST. — Un thaler sera toujours un thaler. (74)

Tel est donc le motif secret de son refus de l'attente ; car il n'attend rien. Yost s'évade dans la passion des affaires : il combine des spéculations de denrées que les événements vont rendre rares, il exploite le désarroi collectif pour récupérer l'argent qu'il a prêté ; il ne songe qu'à rester, jusqu'au bout, maître de ses activités :

YOST. — Tant que le thaler circule, on peut faire des affaires. (23)

Mais Yost n'est pas seulement un réaliste, c'est un fanatique des réalités de ce monde. L'argent n'est pour lui que le support et le signe d'une passion qui consiste à nier le temps : le temps est sans prise sur le monde, puisque les nécessités de l'existence seront éternellement les mêmes ; le salut lui-même n'y pourra rien. Le changement radical n'est pas dans l'ordre du monde et le seul progrès possible ne peut s'inscrire que dans le cadre de ces lois immuables : le progrès réside dans l'homme et l'avènement du Bien ne saurait s'effectuer magiquement, de l'extérieur. Aussi Yost exprime-t-il cette confiance paradoxale :

YOST. — Dieu qui nous a déjà sauvés des mains d'Antiochus et de Titus nous sauvera de celles du messie. (27)

Au fond, ce que Yost fuit, nie, c'est le moment de la Délivrance, le point d'inflexion, le bouleversement qu'elle représente et qu'il juge scandaleux. Il n'a qu'une hâte, c'est qu'on en finisse ; que le passé, qu'il perpétue par sa propre attitude dans le présent, saute l'Événement et se réinstalle dans le futur, égal à lui-même :

YOST. — Que soit enfin fondée la royauté en Terre d'Israël, et que chacun puisse retourner à ses affaires. (26)

Il se soumet au fait en tant que réalité, mais il l'exclut en tant qu'événement.

Yost refuse l'attente parce qu'il n'accorde d'importance qu'au quotidien, qu'à la suite des jours, qu'à la continuité d'un temps égal qui se répète : c'est là le milieu naturel de son action, la matière brute qui lui donne le moyen d'être et de réaliser son propre progrès.

Mais Oleq et Yost sont des personnages qui subissent des événements sur lesquels ils n'ont aucune prise ; toute leur action se concentre dans la quête d'une évasion, ils ne tentent de faire peser aucune action sur le déroulement des faits nouveaux.

Il en va tout autrement des deux personnages essentiels dont

l'affrontement constitue le drame véritable. Le rabbi, tout comme Yuspa, assume le temps de l'histoire. Tous deux élèvent le drame au niveau d'un univers dépouillé des compromissions matérielles ; l'un comme l'autre vivent en parfaite cohérence avec l'idée qu'ils se font du sens de l'histoire humaine. Leur dissension repose sur l'antithèse de deux conceptions éthiques qui engagent à la fois le passé et le futur.

Avec le rabbi et Yuspa, le débat ne se situe plus au même niveau. Ils appartiennent à la catégorie de ceux dont la fonction est de comprendre les événements et d'éclairer le commun sur la conduite qu'il convient d'adopter en conséquence ; le rabbi est un guide que tous consultent dans les moments cruciaux, et Yuspa était en passe de le devenir. Il y a entre eux une étroite parenté spirituelle, et Yuspa, à partir de ce que l'on pourrait appeler sa conversion, va concentrer toute son énergie à s'ériger en contraire face au rabbi.

L'histoire de leur affrontement ne s'explique que par le choc de deux fidélités qui sont les deux faces d'une même foi en Dieu ; et le problème de la Délivrance n'aura servi pour eux, en l'occurrence, que de catalyseur. Que l'Événement soit très proche ou qu'il ne soit que l'infini d'une perspective, pour le rabbi la conduite de l'homme doit toujours suivre la même ligne : incarner par ses actes la Loi révélée et en assurer la continuité :

LE RABBI. — Chaque juif doit savoir que la Loi est au-dessus de tout, que sans la Loi Israël n'aurait pu survivre.

Ne perdons pas de vue la parole de nos sages : Enseigner la Loi aux enfants est plus important encore que de l'approfondir et de la commenter pour les disciples. (92)

La fidélité à une règle constante donne à l'existence humaine son véritable sens ; elle relie le passé au présent, le présent au futur et dirige le temps humain vers un accomplissement ; mais elle ne subordonne jamais l'homme à la fin de l'Histoire,

et toute sa vertu s'épuise dans la régularité qu'elle confère au déroulement positif du temps :

LE RABBI. — Nous sommes vivants ! Et grande est la Loi qui donne vie à ceux qui l'observent en ce monde comme dans celui qui viendra. (94)

[Sans Loi] que ferez-vous ? Comment vous comporterez-vous ? Par quoi existerez-vous ? (95)

Le sens même de l'existence humaine, c'est d'incarner la Loi :

LE RABBI. — La véritable assemblée d'Israël, c'est tous ceux qui gardent la Loi et donnent vie à ses commandements. (98)

Dans cette optique le temps ne peut être envisagé que sous un angle positif : il ne dégrade pas l'homme ; mais, au contraire, il le construit.

Le seul mode de l'action que le rabbi puisse concevoir, c'est, en tout état de cause, de continuer :

LE RABBI. — Il faut attendre, car tout vient de la main de Dieu... ne hâtez pas la fin. Continuez à vivre et à prier selon l'ordinaire. (90)

Mais qu'on ne s'y méprenne pas : cet engagement à continuer, c'est bien, dans l'esprit du rabbi, un encouragement, une réponse aux fidèles désorientés par l'attente ; ne renoncez pas aux efforts quotidiens, continuez à vous battre, jour après jour, contre vous-même ; ce faisant ne videz pas de leur valeur les efforts déjà accomplis ; car le Bien sur terre n'est pas le fait d'un cataclysme ou d'un Événement sans précédent dans l'Histoire, qui changerait la nature humaine par la simple vertu de son avènement ; il est une fin, un but qui ne peut s'atteindre qu'à travers une chaîne humaine. En d'autres termes, c'est bien là une pleine justification de la tradition telle qu'elle est formulée dans la pensée juive ; la tradition, c'est certes ce qui se transmet, mais bien plus encore, l'acte de transmission lui-

même, qui ne pourrait se concevoir hors d'une perspective d'accomplissement. Sous ce rapport, le rabbi ne reconnaît de valeur qu'à la lenteur, au déroulement régulier des jours. L'exemple de sa propre attitude nous le prouve : pressé par ses disciples de se prononcer sur l'imminence possible de l'Événement, il répond d'abord qu'il ne s'agit pas de ses affaires, puis leur conseille d'attendre, de voir les choses se développer :

LE RABBI. — Aucun de nous ne sait jusqu'à quand cela durera. Il nous faut tout considérer avec bien de la prudence, faute de quoi nous risquerions de courir un grand péril. (90)

Là encore le temps, par la raison même qu'il s'écoule, offre le moyen aux hommes et aux événements de mûrir et de se dévoiler.

Mais Yuspa est, à l'inverse du rabbi, un impulsif, un excessif. Il ne sait pas attendre, il se précipite dans l'action et ne la justifie qu'*a posteriori*. L'illumination de l'Événement a déterminé en lui un traumatisme ; de plus, à la différence du rabbi, un défaut total d'indulgence lui fait voir dans les faits et gestes des hommes plus leurs manquements que leurs réalisations. Il nie le présent, l'action réalisée, il la transporte du plan vécu, existentiel, temporel, dans un langage traditionnel de condamnation morale ; mais il s'agit, en définitive, d'une question de rapport de temps. Son zèle dévorant le conduit à ne voir dans l'attitude de son maître que de la tiédeur. Yuspa est un mystique touché par la grâce, subitement imperméable à toute logique ; et à la lumière de la révélation toute l'Histoire, tant collective que personnelle, ne peut lui apparaître que comme un refroidissement de l'élan mystique depuis le temps de la Révélation. Le mysticisme, c'est le contact immédiat avec Dieu, la négation du temps ; et le rabbi, au contraire, ne croit qu'à la médiation du temps ; sa foi n'est ni moins vive, ni moins

exigeante, elle s'inscrit dans l'histoire. C'est justement ce que Yuspa ne parvient à comprendre :

YUSPA. — Vous n'êtes que des morts. (94)

Et sa condamnation porte en bloc sur tout le passé parce qu'il n'est capable d'y voir que l'image d'une fausse ferveur révolue et à abolir :

YUSPA. — Ils [les Juifs] ont tout enduré : les persécutions, les décrets infâmes, la soumission aux puissants et toutes les servitudes du monde ; rien que pour que croisse leur foi dans le messie, rien que pour éviter d'être sauvés. (93)

Il aboutit dès lors à un refus absolu de toutes les règles et tous les comportements du passé et ne peut concevoir que l'action, à condition qu'elle soit l'effet d'un renversement des valeurs.

YOËL ROST. — Comme l'heure est grande, et grand le désir de faire quelque chose !... Mais que faire ?

YUSPA. — Tu ferais vraiment ce qu'on te dirait de faire ?

YOËL ROST. — Oui, oui !...

YUSPA. — Regarde-les agir, et fais exactement le contraire de ce qu'ils font sous tes yeux. (65)

Le présent n'est pour Yuspa qu'une survivance, qu'un mode aberrant de vivre et de croire, que l'Événement rend irrémédiablement caduc :

YUSPA. — Il [*le messie*] jettera bas tout l'édifice sur lequel repose l'assemblée d'Israël ; il balayera tout ce qui existe, tout ce que vous vous transmettez depuis des siècles : votre religion et votre justice, vos valeurs et vos morales ; et la famille, et les nécessités du bien public ! Il défoncera la barrière pour livrer passage à la Délivrance. (49)

Yuspa dénonce donc la continuité parce qu'elle est une dégradation, une usure du zèle ; parce qu'elle transforme la foi en rites et substitue, à la création permanente de la morale, des

gestes qu'il imagine vidés de leur signification par la répétition ; il accuse la durée d'avoir enlisé les Juifs dans le temps provisoire de l'Exil, comme il accuse la fidélité de justifier cette durée :

YUSPA. — Oui, éterniser l'Exil ! (90)
(ironique) restez tranquilles et ne hâtez pas la fin ! Enfoncez-vous dans l'Exil, installez-vous, qu'il dure ! Le salut viendra bien tout seul... (92)

Je vais vous le dire : la force de l'Exil, c'est la Loi, c'est le respect de Dieu. La Loi s'est échouée dans l'Exil, elle en est devenue la chair. (107)

La Loi et l'Exil d'un côté, Dieu et le messie de l'autre, et le peuple d'Israël entre les deux. (108)

Il accuse l'exercice de l'Espérance d'avoir vidé celle-ci de son contenu :

YUSPA. — Vous ne cherchez qu'à lui [*le messie*] échapper ! (76)
 Il y a trop de gens comme ton père [*le rabbi*]. Les Juifs ne veulent pas être sauvés. Ils feignent de vouloir, mais ils ne veulent pas vraiment. Ils se sont consumé l'âme, des siècles durant, dans cette espérance, mais aujourd'hui il ne vient à l'esprit d'aucun que l'heure de la fin arrive. (111)

Il accuse les hommes de tant céder à l'inertie de la durée qu'il finit par déboucher dans un pessimisme radical :

YUSPA. — Peut-être sauront-ils s'en tirer et feront-ils du Salut une manière d'Exil ! (111)

Accordant à l'Événement une vertu magique qui exorcise, il ne peut supporter l'attitude du rabbi :

YUSPA. — Ils doutent ! Ils se permettent de douter ! et les bonnes règles du Salut leur importent plus que le messie lui-même. (91)

La seule modalité de l'action qui lui soit concevable est l'anticipation :

YUSPA. — Je me suis délivré du joug. (42)

[...] Je devance le monde entier au nom du Bien futur. (46)

et là se situe le ressort dramatique du temps de la pièce ; car la valorisation de l'action par le futur conduit Yuspa à s'envisager comme le moteur de l'Événement :

YUSPA. — Les cieux sont en notre puissance, le salut dépend de nous... que pourrait le messie sans notre adhésion ? (107)

Puisque c'est de l'homme que dépend le nouvel âge d'or Yuspa se lance dans la rébellion ouverte et la pratique anticipée des valeurs nouvelles.

Yuspa, illuminé par la grâce, atteint à une nouvelle innocence ; le scandale de ses agissements ne le touche pas, puisqu'il est la norme future, et c'est la condamnation portée à son encontre par les autres qui lui paraît être le scandale.

Dès lors, confondant salut collectif et salut personnel, il attend de la rédemption qu'elle efface son passé, et lui donne l'occasion de revivre complètement sa propre existence :

YUSPA. — J'ai quitté Oleq... (113)

Désormais, toi, moi, tout le reste va recommencer de rien. (114)

Il faut oublier ! oublier ! extirper le passé jusqu'à la racine. (118)

Un oubli effrayant, merveilleux ; nous oublierons et nous serons lavés de l'histoire, de l'univers entier, [...] nous serons semblables à des créatures neuves. Voilà le miracle du salut, et le Bien du monde futur. (119)

Yuspa s'enfonce de plus en plus dans la solitude et la révolte : il se dresse contre sa propre épouse qu'il rejette ; il s'insurge contre le rabbi qu'il écrase de son mépris, il s'insurge contre tout son peuple, et, pour finir, sa révolte atteint son Dieu :

YUSPA. — Je ne me tairai pas ! Je jouis de mon libre-arbitre. Je peux servir Dieu, je peux me révolter contre lui, à ma guise. (152)

Mais, dans la pièce, le temps passe, et l'Événement ne se produit toujours pas ; exclu, banni, Yuspa refuse l'évidence. On pourrait fort bien imaginer que la pièce se termine sur son excommunication ; en tout état de cause, c'est là qu'elle s'achève pour le rabbi : la condamnation de Yuspa, sanctionnée également par le consentement de tous les autres, met un terme à une aventure qui niait la relation médiate de l'homme à une histoire construite par l'homme, localisée et temporalisée. Or Yuspa ne se situe pas dans ce temps de l'épopée ; il est pris dans une dynamique de la tragédie : il lui faut aller jusqu'au bout de la confrontation solitaire avec son propre destin, et le rapport qu'il noue avec ce destin n'est qu'immédiat et mystérieux.

Pris au piège de sa propre logique, il se lance frénétiquement dans une entreprise désespérée en prêchant la destruction à une horde de mendiants qui se moquent bien du salut ; la conséquence ultime de sa foi consiste donc à trouver une échappatoire à la faillite de son Espérance : si le messie, à la fin de la pièce, ne s'est toujours pas révélé, c'est qu'il est seul, lui Yuspa, à y croire ; et l'univers entier devient responsable de l'Événement qui ne se produit pas. Il en vient, absurdement, à ne plus concevoir qu'une Rédemption qui exclut tous les autres :

YUSPA. — J'enverrai au roi messie une missive pour l'informer que le peuple qu'il devait sauver n'existe plus, qu'il n'y a plus personne, qu'il ne peut plus compter sur personne... (190)

Il faut le choc de la mort de Yota pour le tirer de son délire ; cette mort apparaît, en effet, comme l'accident dans la logique de son système, la faille par laquelle s'engouffre la réalité des autres, contre sa vérité. L'ambiguïté de sa douloureuse prière finale (« *que le souverain Juge fasse de la vérité, justice* », 221) est une tentative pour sauver de sa foi ce qui peut l'être. Encore lui faudra-t-il vivre et attendre pour voir le Juge exercer sa

justice, et courir le risque de voir la vérité se prononcer pour la partie adverse. Alors le cercle est bouclé, et Yuspa retombe dans l'orbite attractive du temps humain et de l'histoire ; sa tentative passionnée de les transcender se solde par un échec.

* * *

C'est sur cette dualité entre la continuité positive et le renversement radical que repose la structure dramatique de la pièce. Le rabbi et Yuspa représentent dramatiquement deux pôles d'attraction contraires qui agissent en raison inverse. Car, entre le rabbi et Yuspa, il y a la foule désarmée, d'abord toute livrée à l'espoir, mais gagnée, avec le temps, par le désarroi, prête à basculer du côté de celui qui lui donnera de nouvelles raisons de continuer à vivre, la foule qui fait, à son corps défendant, fonction d'arbitre.

Le temps de la pièce joue donc contre Yuspa, et en faveur du rabbi. Si, dans les premiers temps de l'Espérance, Yuspa fait figure de prophète et son maître, de renégat, le temps qui passe tend à renverser la situation. Que Yuspa s'obstine à affirmer une vérité en puissance démentie de plus en plus sûrement par le réel, qu'il s'enfonce dans un comportement d'iconoclaste qui perd toute justification par le fait même que l'Événement ne se produit pas, suffit à éveiller dans cette foule de désarmés un réflexe de défense : ils voulaient bien d'un prophète, ils ne veulent plus d'un profanateur et d'un fanatique. Que Yuspa, au nom de l'avènement du messie, se livre à la banale aventure d'un amour adultère tient brusquement à leurs yeux de l'imposture ; c'est le choc qui les ramène à eux-mêmes, qui les renvoie d'instinct de l'inconnu au connu, de la nouveauté aux effets imprévisibles à la tradition sûre, de l'innocence inconcevable à la culpabilité accoutumée.

Quand la collectivité se regroupe, en flairant le péril, autour

du rabbi, qui recouvre instantanément son prestige de guide clairvoyant, la continuité est rétablie ; l'excommunication de Yuspa est le signe dramatique du renversement de situation.

Yuspa s'était totalement assujetti à l'Événement. Celui-ci ne s'étant pas produit, Yuspa n'est plus qu'un hérétique ; n'ayant rien à quoi obéir, il ne se définit plus que par la désobéissance. Le rabbi n'a voulu voir dans l'Événement éventuel qu'une des multiples et continuelles manifestations de la grandeur de Dieu, que les hommes ont le devoir d'accueillir avec joie, mais qui ne les dispense ni ne les détourne de l'exercice de leurs autres devoirs d'hommes. Dès lors, alors que Yuspa s'enfonce dans une solitude tragique et le doute, le rabbi accomplit le chemin inverse qui mène du doute à la certitude.

Au terme des jours s'inscrit incontestablement dans la perspective d'une vision juive du monde, optimiste dans son essence. Bien qu'il s'agisse d'un drame, la conclusion sur laquelle ce drame débouche, c'est que l'homme a un rôle impératif à remplir dans le temps ; le temps humain est le cadre indispensable d'un processus de progrès qui fait que l'homme tout au long d'une vie, tout au long d'une suite infinie de jours, intègre peu à peu en lui les valeurs éthiques et opère par la médiation de l'histoire sa propre conquête⁷.

Si le temps est dégradant et destructeur pour le faux croyant ou l'agnostique, il se définit, pour le vrai croyant, par son aspect constructeur. La force du temps use l'erreur ; et l'erreur consiste, précisément, à nier ce temps qui possède une énergie suffisante pour user à son tour le paroxysme de l'Événement.

7. Cette valorisation du temps humain dépend « de la conception qu'Israël se fait de sa propre histoire [...] Israël a son Dieu ; ce Dieu a conclu avec lui un pacte ; la réalisation de ce pacte est l'histoire. » (S. MOSCATI, *Le antiche civiltà semitiche*, Milano, Feltrinelli, 1961, p. 154). Dieu propose la Loi, l'homme s'engage librement à donner vie à celle-ci dans le déroulement de son histoire. « La conception israélite est étroitement ancrée dans la vie terrestre, fût-ce en se projetant vers la fin des temps. » (S. MOSCATI, *op. cit.*, p. 174).